

jeudi 5 décembre 2024 18h30
dimanche 8 décembre 2024 19h
lundi 9 décembre 2024 14h

La partition

de Matthias Glasner (Allemagne - 4/9/2024)
avec Lars Eidinger, Corinana Harfouch, Lilith Stangenberg...
V.O.S.T. - 3h

La Partition - de l'usage du chef d'orchestre au cinéma

Le héros du dernier film de Matthias Glasner - un psychodrame aux intenses scènes familiales - est un chef d'orchestre, l'occasion de réfléchir à l'usage dramatique de cette posture, rarement vue au cinéma comme un métier.

Après le succès de *Tàr*, ce film qui mettait en scène Cate Blanchett en cheffe abusive, après aussi *Maestro*, biopic en forme de drame amoureux sur la vie de Leonard Bernstein, sort aujourd'hui au cinéma un film dont le titre français est "La Partition", signé Matthias Glasner, cinéaste allemand connu des circuits festivaliers. Un film qui une fois de plus, utilise la posture du chef d'orchestre comme une mythologie de l'artiste surannée, une personification à l'écran de la puissance, autorisant ampleur et peut-être lourdeur.

C'est un long film de trois heures, découpé en plusieurs chapitres, et qui raconte l'histoire d'une famille allemande autour d'un homme Tom, interprété par Lars Eidinger. Tom est chef d'orchestre à Hambourg, et répète dans une tension palpable la création prochaine d'une pièce contemporaine, écrite par un certain Bernard, compositeur torturé et insatisfait. Il doit aussi s'occuper de ses parents - son père atteint de la maladie d'Alzheimer va entrer en maison de retraite, sa mère épuisée choisit ce moment pour régler ses comptes avec la chose familiale, quant à sa soeur, grande alcoolique, elle tombe amoureuse d'un collègue dentiste déjà marié. Par ailleurs Tom vient d'avoir un enfant, enfin un enfant qui n'est pas le sien, puisque le père biologique est dans l'équation - il est donc en quelque sorte "demi-père", et lutte avec l'incongruité de la situation. C'est pas la grande joie, le film fonctionne comme un feuilleté de drames qui s'entrelacent, une forme chapitrée, un brin surfaite. Le récit circule entre des séquences toutes plus frappantes et intenses les unes que les autres, à commencer par la première - on voit Lizzy, la mère, se déplacer douloureusement dans un couloir à la recherche du téléphone pour demander de l'aide, la chemise de nuit pleine de la merde de son mari malade qui s'est visiblement oublié. J'utilise le mot à dessein car il est important : globalement dans ce film c'est "la merde" dans tous les sens du terme, les choses du corps et celles de l'esprit salies par le vieillissement, la rancœur, la dépression, la solitude. Tout ça est tellement accumulé, qu'on se demande parfois s'il n'y a pas un petit effet burlesque, une lueur éventuelle dans ce gros tunnel sombre, mais malheureusement je ne crois pas - la référence étant probablement plutôt Dostoïevski ou Bergman qu'Etienne Chatiliez comme me le soutenait un collègue critique persuadé que ce film est une comédie - signe sans doute de sa bonne santé mentale.

Mais alors et la musique dans tout ça? C'est finalement assez secondaire d'un point de vue thématique - le personnage de Tom vaut davantage comme un pivot familial que par sa profession - quelques scènes de répétition, deux dialogues avec le compositeur et deux scènes de concerts filmées très classiquement, rien de très inventif. Mais il y a cette manière d'utiliser une forme musicale comme un moule narratif - le film prend et reprend les

personnages, avance et revient dans le temps, comme la mélodie dans une fugue. Et puis il y a cette fameuse pièce du musicien, composée par Lorenz Dangel, compagnon de route du réalisateur, un poème symphonique néo-classique que je trouve un peu poussif, et dont le titre est - je vous le donne en mille - "Sterbern", mourir - c'est aussi le titre original du film. C'est assez significatif de ce que le film utilise la musique comme une sorte de catalyseur, pour justifier le débordement des affects; Et ça c'est un peu agaçant : on a l'impression que la musique fonctionne comme un motif prétexte pour soutenir la représentation d'excès et d'egos multiples - tous les personnages du film en l'occurrence, sont chacun à leur façon des monstres tyranniques, qui se blessent les uns les autres à chaque nouvelle péripétie. Comme dans *Târ*, qui était dans le fond moins un film sur la création ou l'interprétation qu'un film sur la puissance d'un personnage : la posture fantasmée du chef d'orchestre sert à ça: romantiser le rapport entre l'art et la vie, en faire le lieu -souvent peu dynamique - d'une intensité existentielle excessive et dévorante.

Lucile [commeauxhttps://www.radiofrance.fr/franceculture/](https://www.radiofrance.fr/franceculture/)

La Partition : la symphonie des dissonances familiales

Avec la Partition, Matthias Glasner signe une œuvre ample et singulière où le mélodrame côtoie la comédie transclasse et intergénérationnelle.

Cinéaste rare – son dernier long métrage, *la Grâce*, date de 2012 –, Matthias Glasner mêle dans *la Partition* ses talents de réalisateur, de musicien et son expérience dans la série télévisée. Ce film prend la forme d'un récit familial en cinq actes, épilogue non compris. Au départ, il y a un couple de personnes âgées. Gerd perd la tête et file régulièrement chez sa voisine sans prendre le temps d'enfiler slip et pantalon. Ça ne va guère mieux pour Lissy, son épouse incontinente. Sa mémoire est plus vive mais elle peine parfois à tenir debout, comme dans l'angoissante séquence d'ouverture la découvrant affalée au milieu de ses matières fécales.

En voiture, elle tient le volant mais son mari la guide, incapable qu'elle est de distinguer les autres véhicules et les piétons. Ce drôle d'attelage crève surtout de solitude, en manque de contact réel avec ses enfants Tom et Ellen. Le premier est chef d'orchestre et s'apprête à devenir père du bébé de son ex. Il tente aussi de juguler les velléités suicidaires de son ami compositeur dont il doit diriger la nouvelle création.

La seconde travaille dans un cabinet dentaire et entame avec un collègue une liaison passionnelle où sexe débridé se conjugue à une consommation immodérée d'alcool. Ils sont le yin et le yang, la maîtrise et la déglingue, la culture classique et l'underground.

« Festen » sous Xanax

Glasner est malin, talentueux, s'amuse avec de fausses pistes, feignant l'effet *Rashomon*, avant que le récit se transforme en mouvement symphonique ponctué d'une galerie de portraits. *La Partition* devient un *Festen* sous Xanax avec comme gimmick un cri du cœur collectif : « Famille, je vous hais. »

Frère contre sœur, fils contre mère, père de cœur contre père biologique. Mais Matthias Glasner n'a pas l'exubérance de Lars von Trier. Et c'est heureux dans son cinéma qui mélange les genres, les rythmes et instille de l'humour au mélodrame.

C'est plutôt un *Kore-eda* sans affect avec sa volonté de battre en brèche le mythe de la cellule familiale comme source de bonheur intangible. Et pourtant, le cinéaste allemand revendique le désir d'installer un dialogue, avec ses parents disparus, jamais initié de leur vivant.

On ne sait si son vœu est exaucé. Au moins a-t-il réussi un film puissant et hors norme aux silences éloquents dont la grande musique continue de hanter longtemps après le générique.

Michaël Mélinard <https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/allemande/la-partition-la-symphonie-des-dissonances-familiales>

